

JEAN-BERNARD

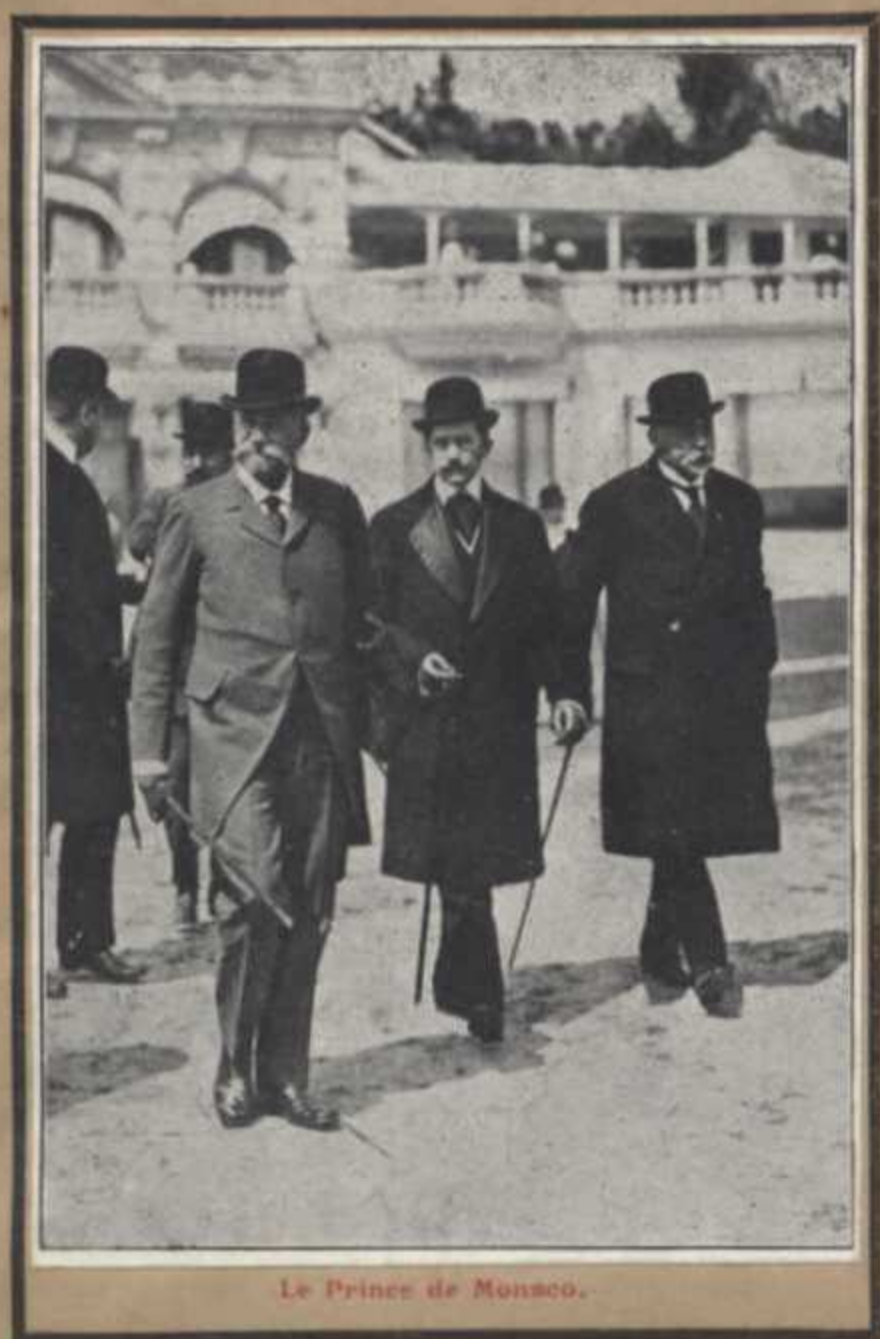
N° 40.

HISTOIRE

GÉNÉRALE ET ANECDOTIQUE

DE LA

GUERRE DE 1914



SOMMAIRE

DU 40^e FASCICULE

—

Le peuple allemand, com-
plice de son Empereur.

En Belgique héroïque.

Le Vatican
et l'Allemagne.

La Hollande ravitaille
l'Allemagne.

La propagande allemande
en Grèce.

En Turquie : les massacres
d'Arméniens.

L'Italie déclare la guerre
à l'Autriche.

—

Illustrations.

LIBRAIRIE MILITAIRE BERGER-LEVRAULT

NANCY — PARIS — STRASBOURG

Prix net : 1 franc.

qui devint vite à la mode. Quelques jours y suffirent et, le 7 juillet, Londres célébrant une « journée française », 75.000 enfants des écoles prirent part à cette manifestation et chantèrent ensemble l'hymne de Rouget de Lisle.

Les lords-maires et maires du Royaume-Uni signèrent la lettre suivante au Président de la République :

Nous, lords-maires et maires du Royaume-Uni, au nom de ceux que nous représentons, désirons offrir par votre intermédiaire, notre hommage de respect et de reconnaissance à nos vaillants alliés du peuple français.

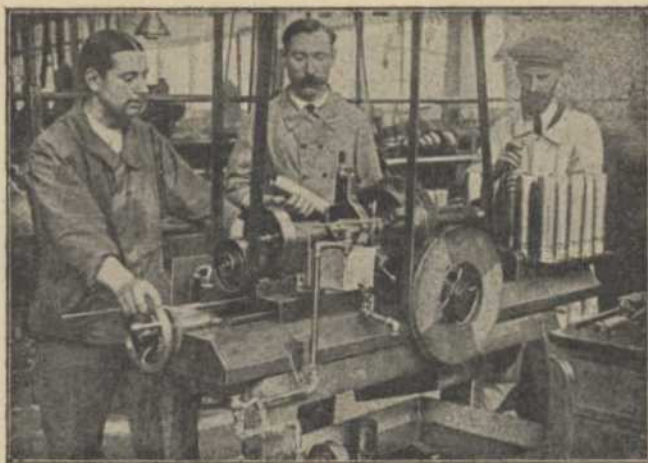
Partout dans les îles Britanniques le cœur du peuple n'éprouve qu'un sentiment envers eux, sentiment de grande sympathie pour leurs souffrances imméritées et d'admiration la plus profonde pour leur valeur sur le champ de bataille.

Côte à côte avec eux, nous combattons jusqu'à la fin de cette guerre qui nous a été imposée, jusqu'à ce que soit acquise une paix juste et durable. Nous espérons et formons pour cela des vœux ardents, que la concorde entre les deux nations, basée sur le sacrifice commun et scellée par le sang de milliers de leurs fils les plus courageux, puisse continuer aussi longtemps que durera le monde.

Des instructions étaient envoyées à toutes les écoles du Comté de Londres pour engager les enfants à chanter la *Marseillaise* pendant leurs récréations. On lisait cette remarque dans le *Times* :

Maintenant, dans les villages anglais, on entend la *Marseillaise*, chantée par des gens qui ont à peine entendu parler de la Révolution et qui ne savent pas le nom d'une seule des victoires d'alors.

Mais ils sont animés de l'amour de la



FABRICATION D'OBUS — TOURNAGE DE LA CEINTURE

France, et ils chantent la *Marseillaise* comme ils chantent les armées françaises à l'heure présente. Ce chant qui retentit sur les lèvres anglaises, traduit l'esprit de fraternité envers la France et la haine contre l'Allemagne.

« Nous chantons la même chanson, disent-ils, parce que nous combattons pour la même chose ! »

A l'autre bout de l'Europe, sur le front oriental, les Russes essayaient de grandes défaites et étaient sur le point d'abandonner Varsovie. Obligés de se retirer des cols des Carpathes, ils durent évacuer Przemysl et presque

aussitôt Lemberg. C'étaient là de graves échecs qui ne compromettaient pas les armées russes encore abondamment fournies en hommes, mais qui les mettaient pour de longs mois dans l'impossibilité d'exercer une action favorable à l'évolution de la guerre sur le front français. Le seul avantage que pouvaient invoquer les Russes, c'est que leur ligne gigantesque n'était pas coupée et que leurs deux ailes, loin d'avoir été enveloppées, étaient intactes malgré la retraite de plus de 100 kilomètres sans coup férir.

Les Allemands avaient obtenu ces énormes succès grâce aux gaz asphyxiants, qu'ils avaient essayés le 2 juin dans les attaques des positions russes sur la Bzoura et la Rawka. Le 6 juin, en Pologne, nouvelle apparition des gaz. Ce n'était là que le prélude d'une nouvelle attaque sur Varsovie. Le plan allemand était non seulement de s'emparer de la ville, mais encore de séparer l'armée russe du nord de celle du sud et d'obliger l'État-major à aller reformer ses lignes beaucoup plus en arrière des positions actuellement occupées. Devant l'avance de Mackensen, cette éventualité s'imposait aux Russes. Les Allemands tentaient là un grand effort. Leur plan, après avoir pris Varsovie, consistait à faire revenir deux millions d'hommes et à frapper un grand coup en France pour terminer la guerre avant l'hiver.

Au cours de cette retraite si dure, les Russes perdirent de nombreux prisonniers et laissèrent aux mains des Allemands un grand nombre de villages dans lesquels les ennemis

commirent leurs habituelles atrocités. Nous ne voulons retenir que le rapport officiel de la commission russe présidée par le sénateur Krivtzeff, qui, d'après les procès-verbaux contrôlés, déclarait avoir constaté ce qui suit :

« Les Allemands ont coupé aux Russes la langue et les oreilles, brisé le nez, achevé des blessés à coups de crosse ou de baïonnette, ou les ont brûlés vifs.

« Les Allemands ont jeté des bombes sur des trains dont les wagons portaient les insignes de la Croix-Rouge; ils en ont capturé le personnel médical, notamment des sœurs de charité, qui ont été maltraitées et même violées.

« Les Allemands ont outragé des femmes et des filles pacifiques sous les yeux de leurs maris ou de leurs parents. »

A quoi bon s'attarder sur ces coutumières et lamentables abominations ! Les Allemands renvoyaient en Russie les prisonniers qui avaient des tendances révolutionnaires, « ils leur procuraient de l'argent et des passeports afin qu'ils pussent fomenter des troubles dans leur pays » (1).

Ces tentatives n'étaient pas vaines et produisaient malheureusement leur effet; des désordres graves éclataient à Moscou où le gouverneur de la ville était obligé de prendre des mesures sévères : il lançait une proclamation dans laquelle il disait : « Tout désordre à l'intérieur de la Russie relève l'esprit de nos ennemis, rend plus intense leur résistance et ralentit notre victoire finale. » C'était bien d'ail-

(1) *Face à face avec le Kaiserisme*, p. 45.

leurs ce que voulaient les Allemands.

Les nouvelles n'étaient pas meilleures du côté des Dardanelles. A Constantinople « la majorité du peuple faisait des vœux pour le succès des Alliés, qui les délivreraient du joug de la bande d'usurpateurs

tantinople en cas de prise de la ville.

— Ils ne l'auront point vivante, disaient les ministres à M. Morgenthau, l'ambassadeur des États-Unis, ce ne sera plus qu'un amas de cendres et de ruines.

On avait placé des bidons de pétrole



CONSTANTINOPLE — VUE GÉNÉRALE

(Cl. H. A.)

qui gouvernaient alors le pays » (1). Tous ceux qui ont vécu à Stamboul pendant ces heures tragiques sont d'accord pour reconnaître que si « l'entreprise avait réussi, la prépondérance des Jeunes-Turcs se serait écroulée dans le feu et le sang ».

Les chefs du Gouvernement paraissaient décidés à incendier Cons-

tantinople en cas de prise de la ville. — Ils ne l'auront point vivante, disaient les ministres à M. Morgenthau, l'ambassadeur des États-Unis, ce ne sera plus qu'un amas de cendres et de ruines. On avait placé des bidons de pétrole dans tous les postes de police, et l'incendie aurait été d'autant plus facile que la ville est en partie construite en bois. La mosquée de Sainte-Sophie devait être livrée aux flammes une des premières. L'avis général des hommes du Gouvernement et des Allemands était que les Alliés pouvaient forcer le détroit. L'exode de la capitale était commencé; on envoyait les femmes et les enfants dans

(1) *Mémoires de l'ambassadeur des États-Unis, M. Morgenthau, à Constantinople, p. 176.*

l'intérieur. « Tous les préparatifs étaient achevés ; à la gare les trains qui devaient emmener en Asie Mineure le Sultan, le Gouvernement et les ambassadeurs étaient sous pression, prêts à partir à la première alerte, et nous attendions tous l'arrivée triomphale de la flotte alliée (1). »

Malheureusement nous avons vu que, le 18 mars, la flotte leva le siège. « Un sacrifice de quelques vaisseaux de plus et une prolongation de combat de quelques heures auraient décidé du sort des Dardanelles (2). » A ce moment et jusqu'en septembre « le sort de Constantinople ne tint qu'à un fil ». A la Chambre des Lords s'élevaient des paroles de découragement et Lord Ribblesdale, qui avait perdu un fils à Gallipoli, s'appuyait sur un rapport confidentiel du général Monroe pour demander l'évacuation.

Cependant la lutte avait repris des plus vives. Le 4 mai, les Turcs se lançaient contre les positions occupées dans la presqu'île de Gallipoli et étaient repoussés. Les combats durèrent plusieurs jours ; c'est là que mourut un jeune Marseillais de treize ans, Désiré Bianco, qui avait disparu de chez ses parents et qu'on retrouva pupille du 58^e régiment d'infanterie coloniale (3).

(1) *Mémoires de l'ambassadeur Morgenthau*, p. 181.

(2) Dr Harry STURMEN, correspondant de la *Gazette de Cologne*, *Deux ans de guerre à Constantinople*, p. 72. Payot, éditeur.

(3) Voici la citation que le général Gordonnier joignit à la lettre par laquelle il annonçait à la famille la mort de l'enfant.

« Bianco (Desiré), pupille du 58^e régiment d'infanterie coloniale :

« Jeune enfant âgé de treize ans. N'écouter que ses sentiments enthousiastes, est parvenu à se glisser sur le transport *La France* avec les hommes du 58^e régiment d'infanterie coloniale

Le 23 mai, nouvelle attaque de deux divisions sur Kala-Tepe contre les retranchements anglais ; elle est refoulée ; pendant ce temps un sous-marin anglais coule deux torpilleurs et deux transports turcs dont l'un chargé de troupes.

Le 12 mai le cuirassé anglais *Goliath* est torpillé.

Le 26 mai c'est le cuirassé anglais *Triumph* qui est coulé par un sous-marin allemand ; le lendemain, un autre cuirassé anglais, *Majestic*, est détruit à son tour.

Un des combattants a donné dans une lettre à sa famille les détails suivants sur les dernières minutes du navire :

Quatre minutes après l'explosion le *Majestic* quittait sa position inclinée et se retournait complètement sur lui-même, disparaissant dans les flots, la quille avant seule émergeant. Moment poignant, moment terrible, moment sublime aussi, où 600 hommes, muets et forts devant la mort, étaient jetés à la mer, recouverts, assommés par ces filets Bulivan qui devaient les protéger des torpilles et qui les enserraient maintenant comme dans un immense épervier, parmi le remous gigantesque et le sanglot profond de leur cher cuirassé anéanti.

Oh ! je n'oublierai jamais cet instant infernal, unique dans ma vie, où sous-marins, avions, canons et mitrailleuses semaient la mort autour de moi.

Le même jour un sous-marin anglais pénétra dans la mer de Marmara, poussa jusqu'au Bosphore, torpilla devant Constantinople plu-

embarqués sur ce paquebot. Débarqué à Sedul-Bahr (Dardanelles) avec ce régiment, a pris part aux rôdes attaques du début. A fait preuve de vaillance et de grand courage à l'assaut du 8 mai 1915 où il a été tué en s'élançant aux cris de « En avant ! En avant à la baïonnette ! »

sieurs navires turcs et revint sans accident.

Dans la nuit du 28 au 29 un régiment colonial enleva un fortin. L'action débuta par un brillant fait d'armes.

« Une section franche, composée de 34 Européens et 32 Sénégalais,

les mêmes conditions, mais s'arrêter à moitié chemin, prêts à recueillir la section franche, en cas d'échec, et à l'appuyer en cas de succès (1). »

Ce programme fut suivi point par point.

Ce fortin avait de l'importance, non seulement parce qu'il empêçait



(Cl. Rol)

APPROVISIONNEMENTS DANS LA BAIE DE SULVA

tous volontaires, sous les ordres d'un sous-lieutenant, reçoit l'ordre de sortir, homme par homme, de notre retranchement de première ligne, de se glisser, en rampant, jusqu'aux abords du fortin, de s'y rassembler puis de s'y jeter à l'improviste, sans tirer un coup de fusil. Deux pelotons, l'un à droite, l'autre à gauche, doivent sortir de nos tranchées dans

les troupes d'avancer, mais encore parce que, de là, l'ennemi tirait sur nos troupes en enfilade et causait de grosses pertes. Les Anglais, avant la troisième attaque, avaient déjà perdu 20.000 hommes.

Malgré ces hauts faits d'armes il paraît bien que la phase héroïque est terminée. C'est la fin de « la

(1) Rapport officiel.

période d'espoir et de confiance » (1). Il y aura encore de pénibles avances en juin et en juillet, mais il faudra renoncer à la victoire de ce côté. L'expédition est condamnée et, en novembre, Lord Kitchener viendra en personne ordonner l'évacuation de ces territoires où périrent inutilement tant de milliers de soldats malgré leur courage et leur intrépidité.

Pourtant les chefs ne désespéraient pas encore ; le 4 juin, le général Gouraud adressait aux troupes françaises qu'il commandait la belle proclamation suivante :

Soldats du Corps expéditionnaire d'Orient,

Nous avons reçu des renforts et beaucoup d'artillerie. Nous avons rapproché nos tranchées jusqu'à bonne distance d'assaut. La préparation d'artillerie est organisée, prête à se déclencher sur les tranchées turques, puis à s'allonger sur les réserves.

Le moment est venu d'enlever d'assaut à la baïonnette, avec nos camarades anglais, toute la ligne des tranchées turques qui vous fait face, de la retourner, de vous y établir de manière à résister à toutes les contre-attaques.

Pas un pouce de terrain conquis ne doit être abandonné. Soldats, en marchant à l'ennemi, vous penserez que, sur cette terre turque, c'est encore notre haineuse ennemie l'Allemagne que vous combattez. C'est elle qui a excité contre nous les Turcs qui étaient nos amis. Aussi vous ferez grâce aux soldats turcs qui jetteraient leurs armes.

Vous combattrez bravement comme vos camarades de France qui, chaque jour, arrachent à l'ennemi des tranchées, des bois, des groupes de maisons sous un feu d'artillerie infiniment plus redoutable que celui des Turcs. En avant et vive la France !

GOURAUD.

(1) TESTIS, *L'Expédition des Dardanelles*, p. 165. Payot, éditeur.

Le lendemain, 7 juin, le général de brigade Ganeval ayant voulu inspecter les tranchées et passant imprudemment sans se baisser, fut mortellement frappé d'une balle à la tête, à 100 mètres des positions turques.

Dans tous ces combats les Anglais utilisèrent les autos blindées du duc de Westminster. Elles franchissaient les retranchements de première ligne sur des passerelles jetées au dernier moment et, protégées par leur cuirasse, tiraient sur les tranchées turques avec leurs mitrailleuses (2).

Le 30 juin, le général Gouraud fut blessé par les éclats d'un obus tombé près de l'ambulance où le général s'était rendu pour visiter les blessés. « Le général, écrit un témoin, a été projeté par-dessus un mur de moellons. Il a le coude broyé, la cuisse fracturée, la jambe cassée. Ce fut un malheur qui affaiblit le commandement. C'était la deuxième fois que le général était blessé : la première, ce fut en janvier dernier en Argonne, où il avait reçu une assez grave blessure au cou (2).

Le général Bailloud, malgré son âge, prit le commandement des troupes françaises. Une grande attaque fut décidée pour le 6 août ; le plan anglais était de couper en deux la principale armée turque de Constantinople et d'empêcher son ravitaillement par mer. Mais on se heurta à une résistance plus considérable que celle des 28 juin et 13 juillet. Les Turcs avaient reçu deux divisions de renfort, ils étaient fort excités par

(1) Ch. SIMON, *L'Expédition des Dardanelles*, p. 79, Chapelot, éditeur.

(2) Second rapport du général anglais Hamilton.

les nouvelles des victoires allemandes en Russie.

Le 14 août, dans la mer Égée, les Allemands coulent un transport anglais, le *Royal Edward* : 1.000 hommes périrent dans cette catastrophe. Les Turcs avaient éprouvé depuis le début des hostilités de nombreuses pertes : dans la mer de Marmara nos sous-marins leur avaient coulé 2 cuirassés, 5 canonnières, 1 torpilleur, 8 transports et 97 navires de différents tonnages.

Nous sortions meurtris de la grande bataille, celle de Atchi-Baba, dont les Anglais, avec 60.000 hommes, supportèrent le choc principal. Les Français y prirent cependant une part sérieuse, puisqu'ils mirent 200 mi-

trailleuses en action et engagèrent 20.000 fusils. Malgré cela, les Turcs s'approchèrent jusqu'aux tranchées où ils furent reçus à la baïonnette. Le carnage fut effroyable. Une tranchée française envahie par l'ennemi fut reprise une heure après. « A l'aube le spectacle était d'une horreur saisissante. Les cadavres ennemis étaient par monceaux ; on entendait crier et gémir les blessés (1). » Un soldat racontait que c'était si horrible qu'on

en tremblait et qu'on ne pouvait pas tirer. Les Turcs durent lâcher prise et furent poursuivis par des avions qui les mitraillaient. L'artillerie turque protégea la retraite de ses fantassins en tirant plus de 8.000 obus. On peut évaluer les pertes à 7.000 morts et 15.000 blessés. Les pertes des Alliés n'ont pas été avouées.



(Cl. Aol)

LES GÉNÉRAUX GOURAUD ET BAILLOU D'ANGÈS AUX DARDANELLES

Les causes de l'échec de ces journées glorieuses sont multiples : d'abord les difficultés de ravitaillement en munitions ; le nombre bien supérieur des forces turques qui disposaient de 120.000 hommes. Sir Hamilton, commandant les troupes, demanda 50.000 hommes de renfort qui lui furent refusés, ce qui l'obligea à combattre à deux contre un.

« Vous prendrez peut-être Constantinople », disait un général turc, « mais Atchi-Baba, jamais ! »

(1) Correspondant de guerre du *Daily Chronicle*.

C'était malheureusement vrai.

Le Gouvernement turc, à peu près certain maintenant que le détroit ne serait pas forcé, se montra particulièrement cruel à Constantinople. Il expulsa tous les secrétaires qui, au début des hostilités, avaient été laissés pour la garde des archives des ambassades. M. Ledoux, le drogman de l'ambassade de France, fut expulsé. On punit un certain nombre de Vieux-Turcs de leur opposition à Enver Pacha; on les lia dans des sacs et pendant la nuit, on les jeta dans le Bosphore.

Il y avait à ce moment-là 3.000 Français ou Anglais à Constantinople; ils durent en grande partie leur salut aux énergiques interventions de M. Morgenthau, ambassadeur des États-Unis.

Les victoires que remportaient les Turcs d'une manière inespérée, l'orgueil de voir reculer l'invincible marine anglaise donnèrent aux Jeunes-Turcs une audace extraordinaire et ils voulurent célébrer ces glorieuses journées par l'assassinat d'un million de sujets arméniens.

Ils obligèrent tous les étrangers à n'employer que du personnel indigène; toutes les comptabilités des commerçants durent être tenues en turc. « Le Gouvernement ottoman alla jusqu'à refuser de traiter avec les représentants du premier fabricant de munitions autrichien si celui-ci ne s'associait pas un Turc (1). » La langue courante du commerce était le français, on en interdit l'usage. Toutes les enseignes étaient en turc et en français: une nuit, toutes les

indications françaises furent supprimées.

On reprit officiellement le plan du Sultan Rouge contre les Arméniens qui habitent les six provinces du nord-est de l'Asie Mineure, touchant à la Russie et où, en 1895, méthodiquement et par ordre, avaient été immolés 200.000 habitants. Ce fut alors que le vieux Gladstone, âgé de quatre-vingt-six ans, monta à la tribune pour dénoncer à l'Europe les crimes du « grand assassin ». L'Angleterre, la France et la Russie s'émurent, et Abdul Hamid arrêta ses hordes.

En mai, juin et juillet 1915, sous le regard bienveillant de l'Allemagne, les massacres arméniens recommencèrent.

Les Arméniens de la ville de Van, qui comptait 30.000 habitants, se révoltèrent contre les abominables crimes dont ils étaient victimes; ils furent secourus à temps par l'armée russe; le Dr Usker, chef de la Mission médicale américaine, dont l'hôpital à Van fut détruit par le bombardement, a déclaré qu'après avoir chassé les Turcs, les Russes incinérèrent 55.000 cadavres d'Arméniens massacrés dans la province. Dans toute la Turquie, partout où se trouvaient des Arméniens, ce fut un massacre général. « Non seulement les hommes, mais les femmes venaient, armées de couteaux de bouchers, afin d'acquiescer aux yeux d'Allah le mérite d'avoir bien tué ou châtié (2). » Les assassinats en masse, les viols sont innombrables. Les réunions du Comité Union et Progrès étudièrent les meilleures ma-

(1) *Mémoires de Morgenthau*, p. 217.

(2) *Mémoires de l'ambassadeur Morgenthau*, p. 263.

nières de supplicier ces malheureux. Le préfet de police de Constantinople, Bedri-Bey, révéla à l'ambassadeur Morgenthau que dans ces réunions on étudiait passionnément les rapports de l'Inquisition espagnole et autres monuments classiques de torture et qu'on adoptait les moyens les plus violents. Le vali de Van reçut le so-

La procédure commençait souvent par la bastonnade. Cette forme de torture est assez fréquente en Orient : le bourreau frappe la plante des pieds du patient avec une mince baguette; tout d'abord, la douleur n'est pas trop forte, mais à mesure que le supplice se poursuit avec lenteur, elle devient terrible : les chairs gonflent, éclatent et il n'est pas rare qu'après avoir été soumis à pareil traitement les pieds doivent être



(Cl. Hot)

AUTOS BLINDÉES AUX DARDANELLES

briquet de « Maréchal ferrant de Barkhalé » pour avoir inventé de clouer des fers à chevaux aux pieds des victimes (1).

Les supplices subis « furent un des chapitres les plus hideux de l'Histoire contemporaine ». Qu'on en juge !

Une pratique courante consistait à placer le prisonnier dans une pièce dont les issues étaient gardées par des Turcs.

(1) Mémoires de l'ambassadeur Morgenthau.

amputés. Les gendarmes l'infligeaient à la victime jusqu'à ce qu'elle s'évanouît; ils la ranimaient en lui jetant de l'eau au visage et recommençaient. S'ils ne réussissaient pas à faire parler le malheureux, ils avaient beaucoup d'autres moyens de persuasion; ils lui arrachaient les sourcils et la barbe, puis les ongles; ils lui appliquaient sur la poitrine des fers rougis au feu, enlevaient les chairs avec des pinces chauffées à blanc et versaient ensuite du beurre bouillant dans les blessures. Parfois les gendarmes

clouaient les mains et les pieds du condamné sur des pièces de bois, évidemment en imitation de la crucifixion, et pendant que le martyr se tordait dans la douleur, ils lui criaient : « Dis maintenant à ton Christ de venir te secourir (1) ! »

Quand on n'avait pas le temps de torturer on massacrait en masse. On réunissait dans les villes et les villages toute la population virile arménienne ou on la convoquait à proximité, « la gendarmerie veillait à ce que chacun répondit exactement à l'ordre d'appel. Personne n'était oublié. Et, quand tous les hommes étaient rassemblés, on les égorgeait » (2).

Dans les villes du littoral, les hommes sont transportés hors du port et les bateaux reviennent vides. Les jeunes filles sont emmenées en captivité; on déporte au loin les jeunes gens robustes, tous le reste est massacré (3). Sur l'Euphrate il y a tant de cadavres amoncelés que, par endroits, ils forment des barrages qui obligent le fleuve à modifier son cours. « On tue les enfants en leur brisant le crâne contre les rochers; les hommes sont exécutés en masse » (4).

Des mères étranglent elles-mêmes leurs petits pour que les Turcs ne les torturent plus.

Il faut passer sur les scènes de sadisme dont furent victimes jeunes

filles et jeunes garçons; la plume se refuse à écrire de pareilles ignominies. « Mais il ne faut pas oublier et il faut proclamer que, pour empêcher ces forfaits, pour en arrêter l'exécution, il eût suffi d'une seule démarche de l'Allemagne, d'un seul mot de ses représentants auprès d'Enver Pacha, cet Enver Pacha qui déclarait : « Je ne veux plus de chrétiens en Turquie. » Or l'Allemagne n'a pas fait un geste, n'a pas dit un mot. Mieux que cela, elle a aidé les Bourreaux de ses conseils (1). »

Dans les montagnes de Sassoun, cinq cents femmes avec leurs enfants sont brûlées vives. Quand les Allemands rencontrent des convois qu'on conduit au supplice, ces Allemands refusent de leur venir en aide. A Erzeroum, des centaines de femmes sont parquées pendant sept semaines. Un médecin allemand qui était le chef de la « Deutsche Militärmission », « défendit expressément à tout son personnel de la Croix-Rouge de secourir les déportés et d'avoir avec eux le moindre rapport (2) ».

Deux infirmières allemandes ayant recueilli dix enfants de trois à six ans qui s'accrochaient à elles, le docteur allemand les rendit aux Turcs, qui les tuèrent. Les scènes d'épouvante se multiplient et se ressemblent. Là, des mères étouffent leurs enfants et les jettent ensuite dans le fleuve pour qu'ils échappent aux outrages; ailleurs, devant les mères, les Turcs étranglent les enfants qu'ils accro-

(1) *Mémoires de l'ambassadeur Morgenthau*,

(2) Herbert Adams Gibsons, *Les Derniers massacres d'Arménie*, p. 15. Berger-Levrault, éditeurs.

(3) Il est impossible de relever toutes ces atrocités; on en trouvera les récits dans *Au pays de l'Épouvante* de Henry BAABY. Albin Michel, éditeur.

(4) Rapport du consul des États-Unis de Trébizonde.

(1) *Au pays de l'Épouvante*, p. 56.

(2) Récits de deux infirmières allemandes dans *Quelques documents sur le sort des Arméniens*, Genève, 1915, Société générale d'imprimerie.

chent ensuite aux murs, en grappes sanglantes « comme à un étal de boucher ». Un voyageur a pu écrire : « Aujourd'hui, dans toute cette région, les crânes humains sont si nombreux que, de loin, on croit apercevoir d'immenses champs de melons mûrs. »

Au point de vue pratique, cela équivalait à une déclaration de guerre à l'Allemagne. Les Empires centraux virent donc le front à défendre s'étendre de 600 kilomètres.

L'Italie entra en campagne le 25 mai; le traité d'intervention avait été signé le 25 avril; seulement, l'Ita-



(Cl. Ro)

CAMPMENT AUX DARDANELLES

Tandis que ces abominations se déroulent en Orient, un événement des plus considérables, — le plus considérable depuis la victoire de la Marne — se produisait en Occident : l'Italie entrait dans la lice et commençait, dénonçant la Triple Alliance (1) par déclarer la guerre à l'Autriche-Hongrie.

(1) L'Italie avait conclu son alliance avec les deux Empires en 1882 et l'avait renouvelée en dernier lieu le 7 décembre 1912. Les motifs qui avaient poussé l'Italie à cette alliance étaient la

lie avait demandé un délai d'un mois pour prendre ses dernières mesures.

crainte d'un mouvement en faveur du pouvoir temporel du Pape, maladroitement entretenu par les évêques français, sans aucun espoir ni aucune utilité d'ailleurs, puisque le comte de Chambord avait déclaré lui-même que, s'il remontait sur le trône, il ne ferait pas la guerre à l'Italie pour restaurer le pouvoir pontifical. Puis l'occupation de la Tunisie, habilement exploitée par Bismarck contre la France, acheva d'entraîner le Gouvernement italien, qui croyait trouver avec les plus forts la réalisation de ses espoirs territoriaux et ne craignait pas de donner au monde ce resplendissant exemple d'oubli et d'ingratitude vis-à-vis de la France.

BERGER-LEVRAULT, LIBRAIRES-ÉDITEURS
NANCY - PARIS - STRASBOURG

HENRY MOREL-JOURNEL

ANCIEN OFFICIER A L'ÉTAT-MAJOR DE LA X^e ARMÉE FRANÇAISE EN ITALIE

LA POLITIQUE DE BONAPARTE EN PAYS OCCUPÉ

D'après des documents recueillis à Vicence sur l'occupation française en 1797

Lettre-Préface du Général MAISTRE

MEMBRE DU CONSEIL SUPÉRIEUR DE LA GUERRE

1921. Volume in-12. Net. 6 fr.

Général ARTHUR BOUCHER

LA BATAILLE DE LA MARNE DE L'ANTIQUITÉ MARATHON

D'après HÉRODOTE

1920. Volume in-8, avec 8 croquis dans le texte Net. 7 fr. 50

MAURICE LE GLAY

RÉCITS MAROCAINS

de la Plaine et des Monts.

4^e édition. 1921. Vol. in-12, couverture illustrée en couleurs. Net. 6 fr. 75

RÉGINALD KANN

LE PROTECTORAT MAROCAIN

1921. Volume in-12, avec 8 cartes et croquis. Net. 15 fr.

DICTIONNAIRE DES COMMUNES

(FRANCE ET ALGÉRIE)

Suivi de la liste des Communes dans les Colonies et Protectorats

Dépendance administrative, Chemins de fer, Poste, Télégraphe,
Téléphone, Population, etc.

CINQUIÈME ÉDITION (1920)

AUGMENTÉE DES DÉPARTEMENTS

de la Moselle, du Bas-Rhin et du Haut-Rhin

Un volume petit in-8 de 867 pages, élégamment relié en percaline souple
gauffrée. Net. 20 fr.

Pour devenir un bon joueur de FOOTBALL ASSOCIATION. Règles
officielles fixées par l'International Board, par Gabriel HANOT. Préface de
M. FRANTZ-REICHEL. Volume in-16, avec un croquis dans le texte et
8 photographies hors texte. Net. 3 fr. 75

Le FOOTBALL RUGBY. Code et règlement du jeu, par le D^r Jacques
DEDET. Volume in-16, avec 13 croquis dans le texte et 8 photographies
hors texte. Net. 3 fr. 75

BERGER-LEVRAULT, LIBRAIRES-ÉDITEURS

NANCY
18, RUE DES GLACIS

PARIS
5, RUE DES BEAUX-ARTS (VI^e)

STRASBOURG
23, PLACE BROGLIE

BARON ANDRÉ DE MARICOURT

FOCH

UNE LIGNÉE
UNE TRADITION
UN CARACTÈRE

1920. Volume in-12 Net. 7 fr. 50

GÉNÉRAL JOUINOT-GAMBETTA

USKUB

OU DU RÔLE DE LA CAVALERIE D'AFRIQUE
DANS LA VICTOIRE

AVEC 3 DESSINS DE BERNARD NAUDIN, 7 PHOTOGRAPHIES ET 11 CROQUIS HORS TEXTE

PRÉFACE DE M. ARISTIDE BRIAND

1921. Un volume in-12 de 395 pages Net. 15 fr.

Lieutenant-Colonel DE THOMASSON

LES PRÉLIMINAIRES DE VERDUN

(Août 1915-février 1916)

1921. Vol. in-12, avec 9 croquis et 1 carte h. texte, en couleurs. Net. 15 fr.

L. WAECHTER et L. BOUCHOT

L'HISTOIRE DE L'ALSACE

EN VINGT LEÇONS

Préface de Chr. PFISTER

DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

1921. Volume in-4, avec 18 illustrations et 4 cartes. Net. 2 fr. 90